

XYZ. La revue de la nouvelle

Avatar

Guillaume Corbeil



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3261ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corbeil, G. (2005). Avatar. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 19–24.

Avatar
Guillaume Corbeil

Les pythons ne ronronnent pas, mais
j'imité ça très bien pour lui permettre
d'exprimer son contentement.
C'est le dialogue.

ÉMILE AJAR

LE PROFESSEUR ZIEDERN, après l'avoir bien examiné, remit dans l'énorme vivarium qui trônait au centre de son laboratoire le crapaud portant l'étiquette HY-2491 à la patte arrière droite. C'était pour le protocole, ça, la patte arrière droite. Encore une fois, la nature l'étonnait, mais pas suffisamment, toutefois, pour le faire sourire. Peu de temps après que les fourmis se furent organisées, d'abord hordes dispersées, ensuite en société, puis finalement en militaires féroces pour dévorer tout ce qui se trouvait sur leur passage, femmes, enfants et jeunes amoureux sur les bancs publics, plus personne ne souriait. Et pas même le professeur Ziedern, pourtant réputé dans la métropole pour son implacable optimisme, car c'est la Science, disait-il, mais surtout d'y croire, qui va nous sauver.

Dès l'instant où quelqu'un s'assoyait par terre, par négligence ou simplement pour se remettre d'une brusque fatigue, les gens couraient chercher le croque-mort. C'était tout ce que l'on pouvait faire pour les sauver, les enterrer. À peine l'odeur de la chair humaine s'était-elle répandue entre les fissures, qui marquaient l'asphalte comme d'énormes cicatrices, que les fourmis avaient déjà repéré l'emplacement de leur proie et, en moins de temps qu'il n'en fallait pour respirer, elles avaient recouvert leur victime. L'oisiveté était devenue synonyme de mort instantanée. Les plus riches pouvaient s'acheter des souliers à semelles imprégnées d'insecticide, alors que les pauvres étaient contraints de continuellement sauter sur place pour éviter que les fourmis grimpent sur eux. On ne comptait plus les veuves et les

orphelins ; avoir un parent dévoré par les fourmis, c'était un peu comme avoir dix doigts.

Quand tout l'est de la métropole fut dévoré, en mémoire de cette époque où l'on pouvait encore aspirer au bonheur et à la joie, on érigea au centre de l'imposant cimetière d'État Nikovalatt Dwourzsky, nommé ainsi en l'honneur de la célèbre danseuse de ballet qui s'était suicidée après qu'elle avait été condamnée à rester assise dans un fauteuil sautillant (inventé par Lionel Rechter pour permettre aux personnes en fauteuil roulant de survivre), ses jambes ayant été dévorées par les fourmis, un énorme tombeau dans lequel on déposa le cadavre du rire, tout criblé de morsures de fourmis.

Ziedern inscrivit dans son énorme cahier noir l'étonnante circonférence cérébrale d'un autre batracien, celui-là étiqueté BN-1257, mais toujours à la patte arrière droite, parce que c'était ça le protocole, et c'était la Méthode, disait-il, mais surtout d'y croire, qui va nous sauver. Une radiographie montrait de significatives modifications de ses lobes crâniens. Après que Ziedern eut isolé et enchaîné des milliers de crapauds pendant plusieurs mois, ceux-ci montraient maintenant des aptitudes télépathiques pour continuer de communiquer. Aussi, aux organes génitaux, les batraciens avaient développé des tentacules, à l'image de l'éta mine des fleurs, pour permettre leur reproduction malgré leur isolement. Cette dernière expérience avait prouvé une fois de plus l'incroyable capacité qu'avaient ces petits êtres lézardeux, comme il disait, à se transformer selon les besoins de l'espèce.

Le professeur Ziedern avait commencé ses expériences des années auparavant. Il isola tout d'abord un nombre important de crapauds, tous de sexe mâle. Quelques jours plus tard, la moitié des batraciens abandonnèrent leur membre pour adopter le sexe opposé afin de rétablir un équilibre mâle/femelle. À la suite de cette démonstration, qui fit sa renommée sur le continent européen, Ziedern étendit sa recherche sur d'autres plans : après qu'il eut isolé en micro-environnement près de mille grenouilles naines, certaines se mirent à grandir pour prendre la taille d'une grenouille normale, d'autres devinrent même anormalement

géantes, de la grosseur d'un melon parfois. Dans un autre vivarium, des grenouilles qu'il avait amputées de certains organes, une fois isolées ensemble, virent leurs organes manquants repousser. Rapidement, la communauté scientifique montra un intérêt qui ne cessa de croître pour ses travaux, intérêt qui atteignit son apogée lorsque l'on attribua à Ziedern le Nobel de Science, qu'il refusa, parce que, dit-il, dans ces jours de grande noirceur, ce n'est pas un prix qui nous sauvera, mais la Science et la Méthode, et surtout d'y croire.

Après avoir déposé dans le vivarium qui trônait au cœur de son laboratoire le crapaud à l'énorme tête, Ziedern inscrivit, pour ne pas l'oublier, sa conclusion, premier et dernier axiome de ses longues recherches, sur un petit bout de papier : « Par une force instinctuelle, le batracien — et sûrement tout être vivant — modifie sa nature pour faire tendre l'espèce vers un parfait équilibre. » Avant de revêtir son manteau, il confia ce précieux bout de papier à son assistant, Philibert Greenburgh, ce même Philibert Greenburgh qui avait été son ami le plus fidèle tout au long de son controversé parcours scientifique. Avant que Ziedern ne quitte son laboratoire, Greenburgh remarqua d'étranges modifications dans le comportement et l'apparence de son ami. Son pas, habituellement monotone, qui le faisait avancer comme s'il se tenait sur des roulettes, semblait beaucoup plus sautillant, malgré le fait que, Greenburgh le savait, Ziedern possédait des souliers à semelles imprégnées d'insecticide ; ses vieux genoux ne lui permettaient pas de sautiller sur place jour et nuit. Aussi, son nez avait étrangement rougi et sa peau, déjà blanchâtre, semblait encore plus blanche, comme de la neige. Juste avant qu'il ne franchisse le seuil de la porte, Greenburgh lui suggéra de se reposer, étant donné la teinte verdâtre que semblait prendre sa chevelure. En levant la main derrière lui pour montrer qu'il ne se souciait guère de cette dernière recommandation, Ziedern échappa de son long imperméable noir, qui semblait étrangement dissimuler quelques couleurs vives ce jour-là, un contenant de crème fouettée, produit qui faisait l'objet d'une sévère prohibition sur tout le continent depuis l'invasion des fourmis.

Ce fut la dernière fois que l'on vit Ziedern. Le lendemain, inquiet de l'absence d'un homme si méthodique, qui était arrivé à huit heures tous les matins pour servir la science, on signala sa disparition à la police fédérale. Prisonniers du joug barbare de l'administration que nécessite toute invasion, les dirigeants préférèrent clore le dossier. Dans les journaux, pour calmer les foules, on écrivit que l'illustre docteur Ernest W. Ziedern, lauréat du prix Nobel de Science, avait explosé corps et âme en recevant par erreur une bombe d'insecticide directement sur la tête. Un héros, disait le sous-titre. Les journaux à sensation, quant à eux, dénièrent cette information et écrivirent qu'il s'agissait plutôt d'une énorme bombe d'insecticide violent.

[...]

Dans un petit hangar perdu sur les côtes de l'autoroute transnationale, Greenburgh, à peine reconnaissable sous son masque de vieillard, s'apprêtait à effectuer l'autopsie d'un monstre marin aux apparences mythologiques, retrouvé mort tout près de là par des enfants qui, le temps d'avoir peur et de se demander ce que c'était que ça, avaient été dévorés par les fourmis. Le monstre avait d'énormes pieds, son nez avait la forme et la couleur d'une pomme, ses cheveux avaient la couleur des algues, «probablement pour se camoufler quand il chasse», nota Greenburgh, en murmurant dans son magnétophone de poche. Le monstre était vêtu d'un veston, trop grand, décoré d'une fleur de couleur très vive. Intrigué par la fleur, Greenburgh se pencha pour la scruter de plus près. Alors qu'il n'était plus qu'à quelques centimètres du monstre, la fleur l'aspergea d'un liquide noir. On aurait dit l'encre qu'un calmar projette pour se défendre. Furieux, Greenburgh saisit ses outils chirurgicaux pour examiner cet organe qui l'avait attaqué. Plus tard, perplexe, il nota, encore en murmurant, encore dans son magnétophone de poche, que la tache d'encre avait disparu.

Après avoir déshabillé la mystérieuse créature, il pratiqua une première incision. Greenburgh remarqua la présence d'une

seconde couche de chair sous la première. À l'aide d'un éplucheur légumes minuscule et pratiquement neuf, parce que rares étaient les moments où l'on pouvait encore éplucher une carotte, il se mit à racler la peau du monstre. Une odeur atroce remplit le petit hangar. Toute la nuit il râpa afin de découvrir la nature de la mystérieuse couche de tissu, jusqu'à ce que son veston soit tout trempé de râpures de monstre et qu'il pût enfin écarter à l'aide de ses deux mains cette deuxième peau comme la pelure d'une vieille orange. Avec le revers de sa chemise, il épongea le sang qui recouvrait la chair morte sous l'écorce du monstre. Greenburgh dut cligner des yeux à de nombreuses reprises pour que son cerveau puisse analyser, puis comprendre, ce qui se trouvait devant lui. Quand, peut-être par hasard, ses neurones se regroupèrent et s'alignèrent de manière à ce qu'il réalise que, sous cette peau morte, se trouvait celui qui, en plus d'être son mentor, avait été son meilleur ami, Greenburgh s'écroula sur les genoux et se mit à pleurer.

Tout juste avant de s'effondrer sur le plancher de bois moisi, il respira une dernière fois. En inspirant, il regarda du coin de l'œil sa découverte. Dans l'espace de cet instant, il comprit enfin ce qui était arrivé à son ami disparu. Il revit l'état lamentable de la métropole ; le cimetière de bateaux qui servait de maisons à de nombreuses familles ; les visages ridés de crevasses qu'avait causées l'érosion des larmes ; la peau grisâtre des enfants à la naissance ; la noirceur de la lumière ; les énormes fourmilières qui se dressaient partout dans la métropole. Puis, en expirant, juste avant d'être dévoré par les fourmis, il revit les traits du visage du monstre qu'il croyait marin. Il se rappela alors les petits crapauds de son vieil ami qui changeaient de forme et de sexe pour permettre la survie de leur race. Pourquoi l'homme aurait-il échappé à cette force instinctuelle biologique ? Alors que les fourmis le recouvraient déjà presque entièrement, Greenburgh, dans un ultime effort mental, déterra de ses souvenirs un article encyclopédique qu'un de ses collègues avait écrit à propos d'une vieille figure mythologique. Il se souvenait clairement des dessins qui accompagnaient l'article. Dans ce dernier délire, alors que ses

jambes n'étaient plus qu'os et purée, il se rappela le nom de ce monstre. Juste avant que les fourmis n'emportent avec elles la chair de sa main, pour aider une dernière fois la science, il inscrivit soigneusement avec la pointe de son doigt dans l'épaisse couche de poussière qui recouvrait le plancher les lettres C-L-O-W-N. Dans son autre main, il serra bien fort le bout de papier sur lequel Ziedern, des années auparavant, avait noté son précieux axiome, bout de papier qu'il avait conservé tout ce temps, en mémoire de celui qui lui avait tout appris, la Science, la Méthode, mais surtout d'y croire, oui, y croire, c'est ce qu'il faisait maintenant, alors qu'il consacrait sa dernière expiration, le dernier atome d'oxygène qui traversait ses poumons, son dernier battement de cœur à placer le bout de papier sur les lettres qu'il venait tout juste de tracer sur le sol.

Nul, et même des années plus tard, ne fit attention à la corrélation entre ces deux inscriptions. Comme dans tous les cas de décès par dévoration de fourmis, on se contenta de saisir son cadavre par les bras et par les jambes pour le balancer dans un sac de plastique, que l'on brûla.

Si quelqu'un s'était trouvé avec Greenburgh dans ce petit hangar, à ce moment très précis, il aurait pu entendre combien cette dernière expiration était saccadée et semblait incontrôlable. Si quelqu'un s'était trouvé avec lui, il aurait pu remarquer la forme étrange, ressemblant vaguement à celle du croissant de la Lune, qu'avait prise sa bouche quelques fractions de seconde avant d'être dévoré par les fourmis.

Au centre de l'imposant cimetière d'État Nikovalatt Dwourzsky, la terre trembla. Le lendemain, on trouva le tombeau du rire complètement vide.